

# P. de Ronsard & V. Hugo : 1585 & 1885

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **1 (1885-1888)**

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684381>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**1585 & 1885 (1)**

---

**P. DE RONSARD & V. HUGO**

---

Comparaison n'est pas raison, dit un proverbe. C'est pourquoi, sans doute, les parallèles, en faveur depuis Plutarque jusqu'au siècle dernier, sont tombés en une sorte de discrédit. Dans les classes de rhétorique, cette vieille forme de composition se cultive encore; elle ne compte plus en littérature moderne. Je n'ai ni les forces ni le désir de la tirer de l'oubli. Mais l'intérêt des rapprochements de faits historiques, des confrontations de personnages marquants n'en subsiste pas moins. Et ces deux dates 1585, mort de Ronsard, 1885, mort d'Hugo, coïncident si étrangement, que j'ai cru pouvoir en faire l'objet d'une étude, au risque de verser dans le parallèle. La destinée de ces deux grands poètes français fut la même, de plus d'un côté. Tous deux adorés de leur siècle, qu'ils remplissent de leur gloire, tous deux révolutionnant la littérature de leur pays, tous deux mourant dans une apothéose.... J'anticipe et m'empresse de recommencer par le commencement, ne tenant pas, d'ailleurs, à ce que l'on puisse m'opposer, dès le début, que comparaison n'est pas raison.

Pierre de Ronsard, ou Ronsard tout court — car on perd la particule à devenir immortel, — naquit le 11 septembre 1524, à ce que prétend son biographe, Claude Binet. Cependant, il est possible que cette date soit inexacte, et Ronsard lui-même s'est trompé, lorsque

(1) Conférence donnée à Berne, en décembre 1885.

dans son *Élégie à Rémy Belleau*, il parle ainsi de sa naissance :

L'an que le roy François fut pris devant Pavie,  
Le jour d'un samedi, Dieu me presta la vie,  
L'onzième de septembre, et presque je me vy  
Tout aussi tost que né, de la Parque ravy.

En effet, le 11 septembre 1524 (ou 1525 d'après notre méthode de compter) est non pas un samedi, mais un dimanche.... Au reste, qu'importe ! Ce qu'il est bon de remarquer, c'est que Victor Hugo, a lui aussi, chanté sa naissance, en vers connus de chacun :

Ce siècle avait deux ans ; Rome remplaçait Sparte ;  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.  
Alors, dans Besançon, etc.

Si Victor Hugo fut un enfant très délicat, que le dévouement d'une admirable mère put seul sauver, Ronsard faillit naître et mourir presque en même temps. « Comme » on le portoit baptizer du château de la Poissonnière en » l'église du lieu, dit Claude Binet, celle qui le portoit, tra- » versant un pré, le laissa tomber par mesgarde à terre, » mais ce fut sur l'herbe et sur les fleurs, qui le receurent » plus doucement... » Il n'y a que les poètes pour choir avec cette grâce, — et ce bonheur.

Écoutons-le nous raconter sa jeunesse, en vers qui ressemblent un brin à de la prose :

Si tost que j'eus neuf ans, au collège on me meine.  
Je mis tant seulement un demy-an de peine  
D'apprendre les leçons du régent de Vailly,  
Puis, sans rien profiter, du collège sailly (*sorti*),  
Je vins en Avignon, où la puissante armée  
Du roy François était fièrement animée  
Contre Charles d'Antrice ; et là je fus donné  
Page au duc d'Orléans ; après, je fus mené  
Suivant le roi d'Écosse, en l'escossaise terre,  
Où trente mois je fus, et six en Angleterre.

. . . . .

D'Ecosse retourné, je fus mis hors de page,  
Et à peine seize ans avaient borné mon âge,  
Qu'en l'an cinq cent quarante avec Baïf, je vins  
En la haute Allemagne, où la langue j'apprins

. . . . .  
Incontinent après disciple je vins estre  
A Paris, de Daurat, qui cinq ans fut mon maistre  
En grec et en latin...

Ce que Ronsard omet de dire, c'est, qu'affligé d'une surdité précoce, il avait dû renoncer à la Cour. Cette infirmité l'a vraisemblablement décidé à tout sacrifier aux belles lettres (1). Avec ses amis Baïf, Remy Belleau, Joachim du Bellay, Antoine Muret, il suit l'enseignement de Daurat, et bientôt il voit « que pour sçavoir quel- » que chose, et principalement en la poésie, il ne fallait » puiser l'eau ès rivières des Latins, mais recourir aux » fontaines des Grecs. » Il s'enflamme pour Homère, Pindore, Eschyle, sans que son amour d'Horace et de Virgile en soit atteint. Il s'applique dès lors à composer quelques petits poèmes ; son maître Daurat, enchanté de « ces essais d'un si brave ouvrier » lui prédit qu'il sera quelque jour l'Homère de la France. Ronsard, modeste comme un poète, ne veut pas faire mentir la prophétie. Depuis longtemps, il a le sentiment que le français littéraire de l'époque est une langue pauvre, sèche, dédaignée des Muses. Mais il comprend quelles ressources sont en cette « gueuse fière », comme l'appellera Voltaire. Il ne demandera pas, ainsi qu'on le lui a si injustement reproché, des rélogismes aux langues mortes de la Grèce et de Rome. Son grand souci sera de remettre en honneur les vieux vocables que les dialectes populaires avaient conservés. Il ne se bornera point à enrichir la langue écrite du XVI<sup>e</sup> siècle. Il renouvellera la poésie française, maniant tous les mètres, rajeunissant toutes les formes, retournant chercher l'inspiration à la source éternelle des anciens,

(1) On sait que Joachim du Bellay a fait tout un poème là-dessus.

chantant, comme plus tard André Chénier, qui procède directement de lui :

..... les nymphes, les bocages,  
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,  
Et les belles amours, plus belles que les fleurs.

C'est à ce moment, en 1549, que son ami Joachim Du Bellay publie la *Défense et illustration de la langue française*, qui fut la *Préface de Cromwell* de ce temps-là, comme la Pléiade en fut le Cénacle. Ce manifeste de la nouvelle école, auquel Ronsard avait collaboré pour une bonne partie, n'est autre chose qu'une éloquente réhabilitation de la langue nationale. Désormais, les poètes auront à leur service un langage imparfait, sans aucun doute, mais un langage à eux, qui pour n'être pas celui d'Athènes ou de Rome, sera celui de la France. Ils auront sans cesse les yeux tournés vers les modèles de l'antiquité ; ils ne les copieront plus, chacun d'eux se contentera de « transformer en soi les meilleurs auteurs, pour, après les avoir digérés, les convertir en sang et en nourriture ». Et l'on verra ce que deviendra, entre leurs mains, cette langue « que les devanciers ont laissé si chétive, qu'elle a besoin des ornements et pour ainsi dire des plumes d'autrui. »

Le programme de Ronsard et de ses fidèles était lancé. Il fallait passer à la démonstration. Toute la pléiade s'y employa, et d'une belle ardeur. Ronsard, « qui ne pouvait plus tenir en ses bornes », se fit connaître tout d'abord par un *Epithalame* sur le mariage de M. de Vendôme et par l'*Hymne de la paix*. S'étant énamouré d'une jolie fille, qui avait nom Cassandre, et dont l'effigie orne la première page de l'édition de Nicolas Buon (1623), il imita tous les amoureux qui partagent leur temps entre le Parnasse et Cythère. En 1552, parut la première édition de ses premières *Amours*. Notre poésie lyrique date de là :

Quand ces beaux yeux jugeront que je meure,  
Avant mes jours me bannissant là-bas,  
Et que la Parque aura porté mes pas  
A l'autre bord de la rive meilleure ;

Antres et prez, et vous forest, à l'heure,  
Je vous supply, ne me dédaignez pas ;  
Ains (*mais*) donnez-moy, sous l'ombre de vos bras,  
Pour tout jamais esternelle demeure.

—  
Puisse advenir qu'un poète amoureux,  
Ayant pitié de mon sort malheureux,  
Dans un cyprès note cette épigramme :

—  
« Cy-dessous gist un amant vendomois,  
Que la douleur tua dedans ce bois,  
Pour aimer trop les beaux yeux de sa dame. »

Les *Amours* faillirent amener une rupture entre Ronsard et du Bellay. Celui-ci, stimulé par le succès des odes de son ami, rêva d'en écrire à son tour. On eut bientôt de lui un « recueil de poésie, qui engendra en Ronsard sinon une envie, à tout le moins une jalousie raisonnable » nous dit l'honnête Claude Binet, avouant que son héros était un des susceptibles parmi le *genus irritabile vatum*. La querelle s'envenima au point que Ronsard intenta une action à son rival, pour recouvrement de manuscrits qu'il lui avait confiés.

Mes remords de juriste faisant de la littérature auraient une belle occasion de se calmer. Un procès ! Je suis prêt à l'exploiter. Mais, ironie du destin et mauvais calcul d'avocat, les esprits s'apaisèrent. Du Bellay rentra dans le rang, et l'*Ovide français*, comme on le surnommait, fit galamment amende honorable :

Si ma facilité semble avoir quelque grâce,  
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace  
De la contrepeser avec la gravité  
Qui sçait à la douceur mesler l'utilité...

La gloire naissante de Ronsard lui suscita des détracteurs, entre autres parmi les gens de cour. Melin de Saint-Gelais ne craignit pas de dénigrer devant le roi les vers du chef de la Pléiade. Ronsard avait, nous le savons, l'épiderme d'un poète ; il fut piqué. Et l'on retrouve un écho

de ses plaintes jusque dans son hymne sur la mort de Marguerite de Navarre :

Ecarte loin de mon chef  
Tout malheur et tout meschef ;  
Préserve-moi d'infamie,  
De toute langue ennemie,  
Et de tout acte malin,  
Et fay que, devant mon prince,  
Désormais plus ne me pince  
La tenaille de Melin.

On critiquait surtout « la docte obscurité » de ses vers, — ce qui prouvait, affirme son biographe, « l'ignorance de ceux qui lisaient ses œuvres. » Il résolut d'écrire en style moins pompeux ; ce ne fut pas difficile. On se souvient de la belle Cassandre. Il l'aima dix ans, jugea que c'était beaucoup de constance pour un grand homme, et s'éprit de Marie, qui nous valut de nouvelles *Amours*, plus charmantes que les autres. Ne vous disais-je pas que chacune de ses passions se résoudrait en un volume ? Les ennemis de Ronsard ne désarmèrent point parce qu'il lui avait plu d'immoler Cassandre à Marie. Mais de puissants admirateurs de son talent imposèrent silence aux envieux. Marguerite de Valois et le chancelier de L'Hôpital firent changer d'opinion au roi qui, « depuis gousta tellement la beauté des œuvres de Ronsard qu'il le gratifia et d'honneurs et de biens assez amplement et de pension ordinaire. » Précieuses faveurs, qu'il ne refusa point. Victor Hugo fut moins accessible aux générosités royales. Mais il serait peu équitable d'en garder rancune à Ronsard. Les temps font les caractères, et les poètes ont bien raison de tout accepter des Mécènes, quand il y a des Mécènes. Aujourd'hui ces faiblesses ont disparu, — avec les tentations. — Henri et François II étaient morts dans l'intervalle. Le trône de France échut au plus enthousiaste des amis de Ronsard, à Charles IX, qui rimait assez agréablement, s'il faisait lui-même ses vers. Le roi prit notre gentilhomme vendomois en telle affection, qu'il

l'attacha désormais à sa personne. Au surplus, le prince des poètes avait quelques droits à l'hommage des autres princes. Charles IX l'accabla de présents, le couvrit de fleurs de rhétorique ; Ronsard garda naturellement celles-là, mais renvoya celles-ci avec usure :

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien ;  
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien.  
Par ainsi, je conclu qu'en sçavoir tu me passe  
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

Ainsi marivaudait le roi. Ronsard ne demeurait pas en arrière de compliments :

De force et de vigueur malgré moy je vous cède ;  
Vous possédez la fleur ; l'escorce je possède,  
Et je vous cède encore en généreux esprit,  
Qui m'appelle au combat par un royal escrit...

« De cette faveur, nous dit Claude Binet, il reprit courage et plus que jamais s'eschauffa à la poésie. » En effet, l'exemple d'Homère et de Virgile avait tenté Ronsard, que des flatteurs égalaient aux auteurs de l'*Iliade* et de l'*Enéide*. Il pensa doter son pays d'une épopée en vingt-quatre chants : *La Franciade*, dont il n'acheva que les quatre premiers. Recueillant une fable, qui n'avait pas même la valeur d'une légende transmise par la foi populaire, Ronsard entreprit de célébrer la fondation du royaume des Francs par le fils d'Hector, qui avait changé son premier nom d'Asryanas en celui de Francus. Voici comment la chose nous est expliquée :

... des soldats fut nommé porte-lance,  
Phéré-Enchos, nom des peuples vaincus,  
Mal prononcé et dit depuis Francus.

Cela rappelle, insinue le critique Gérusez, la fameuse épigramme :

Alphana vient d'*equus* sans doute,  
Mais il faut avouer aussi  
Qu'en venant de là jusqu'ici,  
Il a bien changé sur la route.



Le sujet de l'épopée n'était vraiment pas heureux, comme l'on pourra s'en convaincre. Astyanax, ou plutôt Francus, vit à la cour d'Hélenus, que Ronsard a fait tout ensemble roi d'Épire et l'époux d'Andromaque. Les destins le convient à fonder un nouvel empire. Les Dieux n'y mettent d'abord pas d'obstacles. Les présages sont favorables. Francus, toutes voiles déployées, quitte le port de Butrote. La Gaule sera le terme de son voyage.

De l'Olympe, les dieux contemplent la flotte troyenne. Neptune, que l'on n'a pas consulté et qui se lamente au souvenir de l'outrage de Laomédon, va jouer un mauvais tour aux derniers survivants d'Ilion. Junon, que Neptune gagne à sa cause, déchaînera la tempête sur les navires de Francus. Soudain :

... une effroyable nuit,  
Cachant la mer d'une poisseuse robe,  
Et ciel et jour aux matelots desrobe.

Le héros de Ronsard, à l'exemple de celui de Virgile, se confond en prières et s'épuise en larmes. Il faudrait un miracle pour éloigner le naufrage, mais :

Die Wunder ruh'n ; der Himmel ist verschlossen.

Le vaisseau de Francus, séparé de la flotte, échoue sur le rivage de Crète. Dicée, le roi de l'île, accueille ses hôtes involontaires. Comme tout bon prince d'épopée, Dicée a deux filles, Clymène et Hyante, qui tombent amoureuses de Francus, après que celui-ci a délivré la Crète d'une façon de Minotaure qui tenait en réserve, pour un festin de gala, le gentil Orée, fils du roi. Hélas ! le géant Phovère est mort, mais Clymène et sa sœur Hyante sont filles du vainqueur. Clymène, la plus laide, est, comme l'on pense, la plus passionnée. Elle meurt tragiquement, ensuite des dédains de Francus.....

J'en ai dit assez pour montrer que la *Franciade* ne vaut pas l'*Enéide*. Ronsard s'est, d'ailleurs, arrêté au quatrième chant ; il a bien fait, — pour lui et pour nous.

Son commencement, malgré des beautés lyriques de premier ordre, dispersées en quelques milliers de vers, est d'une lecture pénible. Ajoutons que le vers de dix syllabes, qu'il a choisi, convient aux récits badins, non à la majesté du drame épique. Enfin les détails, les inutilités, les réminiscences classiques, abondent au point que la meilleure volonté s'y brise.

Fatigué de son effort, Ronsard se détourna des thèmes trop solennels pour revenir aux genres où il excelle ; les odes, les sonnets, les hymnes, les élégies. Les quatre chants de la *Franciade* ne valent point d'adorables petites pièces, comme l'ode à *Cassandre* :

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait desclose.  
Sa robe de pourpre au soleil,  
A point perdu, cette vesprée,  
Les plis de sa robe pourprée  
Et son teint au vostre pareil...

ou comme la suivante :

Bel aubespín verdissant,  
Fleurissant,  
Le long de ce beau rivage,  
Tu es vestu jusqu'au bas  
De longs bras  
D'une lambrunche (*vigne*) sauvage.

—  
Deux camps drillants (*diligents*) de fourmis  
Se sont mis  
En garnison sous ta souche ;  
Et, dans ton trone mi-mangé,  
Arrangé  
Les avettes (*abeilles*) ont leur couche.

—  
Le gentil rossignolet,  
Nouvelet,  
Avesques sa bien-aimée,  
Pour ses amours alléger,  
Vient loger  
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime, il fait son ny,  
    Bien garny  
De laine et de fine soye,  
Où ses petits escloront,  
    Qui seront  
De mes mains la douce proye.

Or, vy, gentil aubépin,  
    Vy sans fin,  
Vy sans que jamais tonnerre,  
Ou la coignée, ou les vents,  
    Ou les temps  
Te puissent ruer par terre.

Souvent l'alexandrin et les sujets graves ne lui réussissent pas moins que les versiculests et les odelettes tout en grâce. Je rappelle son élégie *Contre les busckerons de la forest de Gastine*, celle adressée à *Philippe Desportes*, des passages de ses *Poèmes* et de ses *Discours*. Et ses strophes à *Remy Belleau* :

Nous vivons, mon Belleau, une vie sans vie ;  
Nous autres qui vivons, nous servons à l'envie,  
Nous servons aux faveurs, et jamais nous n'avons  
Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.  
. . . . .  
. . . . . Bref, à la race humaine,  
Toujours de quelque part lui survient quelque peine ;  
Car il ne luy suffit de ses propres malheurs  
Qu'elle a dès le berceau, mais elle en cherche ailleurs.  
Faveur, procez, amour, la rancœur, la feintise,  
L'ambition, l'honneur, l'ir, la convoitise  
Et le sale appétit d'ammonceler des biens,  
Sont les maux estrangers que l'homme ajouste aux siens.

Reprenons la biographie du poète. Ronsard, qui eut plusieurs passions, s'éprit sur le tard, du « dernier et plus digne objet de sa muse. » D'où les *Sonnets d'Hélène*, — nouvelles amours, nouveau volume. Cette flamme d'arrière-saison fut la plus durable, « car il finit quasi sa vie en la louant. »

Le roi Charles IX mourut prématurément. Henri III

continua la tradition qui était d'estimer Ronsard par dessus tout. La reine d'Angleterre ne l'admirait pas moins, puisqu'elle comparait ses œuvres « à un diamant d'excellente valeur, qu'elle lui envoya. » Marie Stuart, toute prisonnière qu'elle était, ne pouvait assez relire ses vers.

Ces témoignages extrêmement flatteurs ne guérissent pas la goutte dont il était affligé depuis de longues années. Il s'éteignit à Tours, en son prieuré de Saint-Côme en l'Isle, le 22 décembre 1585. Il avait composé lui-même son épitaphe :

Ronsard repose icy, qui hardy dès l'enfance,  
Destourna d'Hélicon les Muses en la France,  
Suivant le son du luth et les traicts d'Apollon ;  
Mais peu valut sa Muse encontre l'éguillon  
De la mort, qui cruelle en ce tombeau l'enserre.  
Son âme soit à Dieu, son corps soit à la terre.

Les contemporains crurent avoir perdu « l'honneur de la France et du monde. » J'ai donné quelques preuves de l'admiration en laquelle on tenait Ronsard. Charles IX lui écrivait :

Je puis donner la mort, toi, l'immortalité.

De Thou, dans la croyance que Ronsard était né le jour même de la bataille de Pavie, disait que cette naissance était comme un dédommagement que la fortune apportait à la France. Marie Stuart le nommait « l'Apollon de la source des Muses. » On l'appelait couramment le « prince des poètes ». Pasquier, comme les disciples de Victor Hugo le feront pour le maître, ne permet pas que l'on touche aux œuvres de Ronsard : « tout est admirable en luy. » Montaigne l'égalé aux anciens, Montaigne, le sceptique. Le Tasse, venu à Paris en 1571, demandait comme une faveur insigne de lui être présenté. Scaliger voit en lui le miracle du siècle. Le grave chancelier de L'Hôpital n'est pas moins enthousiaste.

Il eut de magnifiques funérailles. Reproduisons le récit

d'un témoin oculaire et rapprochons-le de ce que nous avons lu sur la journée du 1<sup>er</sup> juin 1885 : « Le service fut chanté par l'élite de tous les enfants des Muses, s'y étant trouvés ceux de la musique du roi suivant son commandement, et qui regretta à bon escient le trépas d'un si grand personnage, ornement de son royaume. Je n'aurais jamais fait, si je voulais décrire par le menu les oraisons funèbres, les éloges et vers qui furent ce jour sacrés à sa mémoire, et combien de grands seigneurs, avec ce généreux prince Charles de Valois, accompagné du duc de Joyeuse et du révérendissime cardinal son frère, honorèrent cette pompe funèbre, à laquelle l'élite de ce grand sénat de Paris daigna bien assister, comme à un acte public, suivi de la fleur des meilleurs esprits de la France. Après le dîner, le sieur du Perron prononça l'oraison funèbre avec tant d'éloquence, et pour laquelle ouïr l'affluence des auditeurs fut si grande que monseigneur le cardinal de Bourbon et plusieurs princes et seigneurs furent contraints de s'en retourner pour n'avoir pu forcer la presse. L'applaudissement des assistants en très grand nombre, et le regret de la troupe immense qui ne put entrer témoigna combien la gloire de Ronsard et la perte en était grande. »

Les funérailles de Ronsard eurent donc, comme celles présentes à nos mémoires, un air de fête et d'apothéose. Le triomphe du poète dura peu. Si Régnier le place encore à côté de Virgile et d'Homère, si mademoiselle de Scudéri l'élève aux nues, si d'autres considèrent ses détracteurs comme des sacrilèges, — Malherbe s'avance et Boileau n'est pas loin.

Malherbe se pose, dès ses premiers essais, en réformateur du langage. Faisant à rebours l'œuvre de Ronsard, il appauvrit, en l'épurant, le français abondant de la pléiade. Tous les mots sont contrôlés et vérifiés. Les termes roturiers sont consignés à la porte du dictionnaire où seuls les termes nobles ont droit d'entrée. Poète de

cour, il exclut du style l'élément populaire. La langue est policée, mais elle portera, deux siècles durant, le poids de sa royale misère. Malherbe n'est pas que le tyran, éclairé, je le veux bien, du vocabulaire national ; il s'attaque aux devanciers, particulièrement à Ronsard, auquel il a beaucoup emprunté, quoique l'on prétende. Du reste, la mode a changé. En moins de vingt ans, le prince des poètes est complètement détrôné. Boileau lui donne le coup de massue dans l'*Art poétique* :

Ronsard, qui le (1) suivit, par une autre méthode,  
Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,  
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.  
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,  
Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,  
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ceci n'est pas un jugement, mais une exécution. Certes Ronsard exagéra l'emploi de vocables tirés du langage vulgaire ; certes il en prit trop à son aise avec la prosodie, tolérant les hiatus, accumulant les licences poétiques, se moquant parfois de l'orthographe. Néanmoins, il est faux de dire :

Que sa muse en français parla grec et latin,

et M. Becq de Fouquières, en son édition des *Poésies choisies* de Ronsard, peut déclarer hautement que « dans les douze ou treize mille vers que renferme son volume, il ne se trouve pas un seul véritable néologisme. » Qu'en est-il alors du principal reproche de Boileau ? Le législateur du Parnasse n'en avait pas moins prononcé un verdict qu'il appartenait seulement à notre siècle de réformer. Et puis c'était l'opinion des générations qui succédèrent à Ronsard. Selon Balzac ce n'était déjà plus que « le commencement d'un poète. » Le grand Arnault s'écriera bientôt après : « C'est un déshonneur à notre nation d'avoir estimé les pitoyables poésies de Ronsard. »

(1) C. Marot.

Le Capitole, la roche Tarpéienne! Le procès de Ronsard oublié, après condamnation, ne devait être repris qu'en 1826 par Saint-Marc-Girardin, Philarète Chasle, surtout par S<sup>te</sup>-Beuve qui, dans son *Tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle*, entreprit et mena à bonne fin la réhabilitation de Ronsard. L'école romantique, injuste envers le XVII<sup>e</sup> siècle, tressa des couronnes aux victimes de Boileau. Ronsard, tout le premier, fut vengé. Et, dans ses *Grands Poètes français*, M. Alphonse Pagès a pu écrire cette appréciation définitive, ce semble, de l'œuvre du prince des poètes : « C'est à Ronsard que nous devons Malherbe, son premier détracteur, et Pierre Corneille, et André Chénier, et Victor Hugo, et tous les lyriques. Car d'autres auraient pu, sans doute, comme il l'a fait, gardant de la vieille langue indigène le trait naïf, la grâce familière, le tour rapide, remettre à la fois en honneur l'observation de la nature et la recherche des images ; mais aucun n'aurait tiré comme lui, du néant, les rythmes variés qui font de la poésie un art, en même temps plastique et musical ; et il fallait, pour créer l'*Ode française*, ce mélange unique dans notre histoire littéraire, d'érudition et de génie. « M. Pagès va jusqu'au génie. C'est un peu loin. Nous garderons le mot pour Victor Hugo. Théodore de Banville, dans une magistrale étude, s'exprime comme suit : « Il n'aura manqué à Ronsard ni l'aspiration vers les infinis du beau, ni le désir de la perfection, ni le martyre, ni l'insulte ; ne lui refusons donc pas sa place dans l'Olympe des poètes, où il a le droit de porter la pourpre, sinon près de ceux à qui il tentait de ressembler, du moins à côté de Virgile et d'Horace, dans ce groupe qui, loin des aveuglantes splendeurs d'Homère, de Pindare et d'Eschyle, traîne après lui une douce lueur d'étoiles et de crépuscule. » Nous avons entendu M. Pagès, un critique, M. de Banville, un poète. L'arrêt est rendu, n'est-ce pas ?

En somme, les mérites de Ronsard sont des plus sé-

rieux. Il a trouvé la langue française informe et dénuée ; il l'a comblée de richesses prises dans le vocabulaire national lui-même. Il est venu, que la poésie française était en enfance ; il a fait de la pauvre petite fille une belle dame, trop parée peut-être, mais de frais visage et de gracieuse tournure. Il fut prodigue de ses biens, il est vrai ; son œuvre est touffue ; son style n'est point parfait ; sa *Françïade* est manquée... Combien de poètes laisseront dans notre littérature une trace pareille à la sienne ?

## II

Mon parallèle n'est point pour faire de Victor Hugo seulement l'égal de Ronsard. Il y a entre l'auteur de la *Légende des siècles* et le poète de la *Françïade*, toute la distance entre le génie et le talent. C'est du moins ce que je pense très sincèrement aujourd'hui. Mais, nous autres, gens de race latine, nous vivons beaucoup dans et pour le présent. Sans doute, nous avons grandement raison d'être de notre époque et de chérir nos grands hommes. Est-ce de la fausse modestie que de nous accuser d'avoir l'enthousiasme bruyant, et court ? Nous avons nos passions et nos cultes, nos héros et nos dieux. Nous sommes très fervents, quand nous le sommes. Le sommes-nous longtemps ?... Souvenez-vous de Ronsard !

Les peuples du Nord ont moins que nous l'idolâtrie de la gloire. Ils en ont davantage la fidélité. Qui parle des funérailles de Shakspeare, de Schiller, de Byron, de Göthe ? Qui n'a parlé de celles de Pierre de Ronsard ? Qui n'a lu l'histoire de celles de Voltaire ? Qui ne s'étonnera de celles de Victor Hugo ? Nous sommes démonstratifs, chaleureux. Nous avons le cœur sur la main ; nous ne l'y tenons pas bien fort. Voilà pourquoi l'immortalité que nous avons, de son vivant déjà, décernée à Victor Hugo, peut éveiller des craintes. Et je vous avouerai tout bas, que, pour mon poète le plus aimé, j'ai peur d'un Boileau du vingtième siècle.



Recherchons quels ont été le rôle et l'influence d'Hugo ! Nous nous persuaderons bien vite qu'il y a là de nombreux rapprochements à faire avec Ronsard. De biographie, je ne m'occuperai point. La vie d'Hugo fournirait, à elle seule, la matière d'un gros volume. Et puis, sauf la gloire, l'existence d'un poète du XVI<sup>e</sup> siècle ne peut ressembler à celle d'un confrère d'aujourd'hui.

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame,  
Là, le temps non, mais nous nous en allons,

disait Ronsard. Oui, nous nous en allons, et avec nous, tout ce qui est de nous, mœurs, habitudes, institutions, milieux. Nous n'avons plus de roi, ni de cour, car je n'entends pas avancer que le souverain de ce temps, le peuple, ait sa cour aussi et qu'on lui offre des hommages intéressés comme à de simples monarques. La démocratie, voire dans les pays de royauté, s'est substituée à la forme aristocratique. Les conditions de la vie, pour les poètes essentiellement, se sont modifiées du tout au tout. La biographie de Victor Hugo, même si nous pouvions la faire ici, serait, à bien des égards, le contre-pied de celle de Ronsard. C'est donc du littérateur, non point de l'homme, que nous nous entretiendrons.

Victor Hugo est, comme son prédécesseur, un artiste abondant et divers. Il est beaucoup plus universel, et, dans notre littérature, il n'est guère que Voltaire qui ait embrassé davantage. Ronsard a fait de la poésie légère, des odes, des poèmes, laissant, par surcroît, un morceau d'épopée. Hugo est bien autrement varié. Notre plus grand lyrique, avec Lamartine et Musset que les contemporains relèguent trop au second plan, il fut notre plus grand poète épique, sans parler de son œuvre de romancier, de dramaturge, d'orateur, de philosophe, d'historien et de critique. Mais ses romans, pour être d'une singulière puissance, ses discours, d'une éloquence si large, sa philosophie, d'une nature si personnelle, son histoire, d'un ton si passionné, sa critique, d'une

si extraordinaire élévation, ne lui eussent point assuré sa place au premier rang. Georges Sand et Balzac auraient éclipsé le romancier ; Guizot et Lacordaire, l'orateur ; Renan, Michelet et Sainte-Beuve, le philosophe, l'historien et le critique. Sur l'auteur dramatique, je suis embarrassé de dire mon sentiment. Ses drames ne sont-ils pas des épopées dialoguées plutôt que des pièces de théâtre ? Je n'ai vu représenter à la scène qu'*Hernani* et *Ruy-Blas*. Ils ont charmé mon oreille, par l'incomparable musique du vers, plus qu'ils n'ont touché mon cœur par la vérité des situations. Et cette impression, que je tairais si elle n'était commune à d'autres, se retrouve chez tous les écrivains sincères qui ont eu à se prononcer sur le théâtre de Victor Hugo. Ils n'y ont vu à l'ordinaire, que du lyrisme, un merveilleux lyrisme, mais du lyrisme.

Les romantiques avaient l'ambition de continuer Skakspeare, de briser les entraves du vieil art dramatique français, les règles arbitraires, les principes tyranniques. Ils ont conquis la liberté du théâtre ; ils n'ont surpassé ni Corneille, ni Racine, même et surtout dans la peinture des caractères, qui devait affirmer leur supériorité. En s'attaquant au drame, Victor Hugo a certainement forcé son génie, comme Ronsard avait trop présumé de son talent, à vouloir doter la France d'une épopée. Ce qu'on lui doit par contre, c'est l'affranchissement de l'art dramatique, et c'est déjà un beau titre de gloire.

Ne le méconnaissons point ! Le théâtre c'est la vie, et s'il doit y entrer une certaine part de convention, ce n'est que dans les limites du strict nécessaire. Le théâtre, c'est la vie, et si l'idéal peut y fleurir, cet idéal ne sera jamais l'extravagant ni l'impossible. Le théâtre, c'est la vie, et si les personnages du drame sortent, en quelque mesure, de l'absolue réalité, ils n'en seront pas moins des hommes. Que nous importent des héros chimériques, des aventures fabuleuses ! Ce que nous cherchons sur la

scène ? Des êtres qui aiment, haïssent, pleurent, souffrent comme nous, des frères qui luttent avec leur destinée ou la subissent, des cœurs et des esprits qui, semblables à nous-mêmes, nous intéressent et nous passionnent. Le théâtre possède en outre ce grand avantage, c'est de négliger les menus faits et les banalités de nos existences, pour n'en prendre que les moments et les côtés essentiels. Ainsi que le dit excellemment Victor Hugo, dans sa préface de *Cromwell* : « Il faut que le drame soit un miroir de concentration, qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme ; alors seulement le drame est avoué de l'art. » Dans le troisième acte d'*Hamlet*, Shakspeare proclamera d'autre part, « qu'il ne faut point dépasser le naturel, que tout ce qui va au-delà s'écarte du but de la scène. »

Ces simples considérations générales condamnent, comme tel, le théâtre de Victor Hugo. Non point qu'il n'y ait d'admirables choses en ces drames extraordinaires, mais ils manquent de proportions. Que sont-ils en effet ? Des antithèses de rôles, la plupart du temps, qui se développent autour d'une idée de philosophie, ou de morale. Et qu'en sont les héros ? Des antithèses encore, des abstractions incarnées : Hernani, le banditisme chevaleresque ; Cromwell, « une sorte de Tibère Dandin » ; Ruy Blas, un valet, grand'Espagne ; Lucrece Borgia « la maternité purifiant la difformité morale ». Les drames et les personnages ne sont plus dans l'histoire, ni dans la réalité. Ils sont composés d'après une formule et déduits comme un syllogisme dont les prémisses sont fausses, très-souvent. Avec un pareil système, tout grand poète fera des sublimes vers ; mais de beaux alexandrins ne sont pas encore une pièce de théâtre.

Victor Hugo a quelque chose d'énorme et de surhumain dans ses conceptions. Est-ce là ce qui a permis à Ernes

Renan d'écrire que « le maître avait été créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel ? » Je le suppose. Or ces qualités, parfaitement compatibles avec le génie épique, sont fatales à la scène, où, Shakspeare nous l'a dit, « il ne faut point dépasser le naturel ».

Evidemment le nom d'Hugo restera lié à l'histoire de l'art dramatique. *Hernani*, les *Burgraves*, demeureront comme de superbes chants lyriques. Corneille et Racine attendront encore celui qui les doit égaler.

Revenons au poète. Ronsard pindarise ou chante à la manière d'Horace. Hugo fait vibrer toutes les cordes de la lyre. Il semble être l'âme même de la poésie, qui tressaille à toutes les plaintes comme à toutes les joies du monde. Il est ensemble Anacréon et Juvénal, Pétrarque et Dante Alighieri. Certes son œuvre a des lacunes et des faiblesses, qui proviennent de sa grandeur elle-même. On l'a très justement comparée à la chaîne de nos Alpes, avec ses fiers sommets que séparent d'humbles montagnes et d'immenses abîmes. Le propre du génie est d'ailleurs de ne pas être harmonieux. Ses coups d'ailes le portent trop haut pour qu'il n'éprouve pas de lassitude et ne retombe parfois. Mais il a vu de tout près le ciel, où il nous emporte avec lui.

Je voudrais remarquer au moins, par quelques très brèves citations, l'extrême diversité et l'étonnante puissance de cet incomparable poète. J'ai dit qu'il avait embrassé tous les genres et que nulle part il n'est inférieur aux plus illustres.

Commençons par ces strophes, un peu légères, du *Poète qui bat aux champs* :

Quand les guignes furent mangées,  
Elle s'écria tout-à-coup :  
J'aimerais bien mieux des dragées ;  
Est-il ennuyeux ton Saint-Cloud !

---

On a grand soif ; au lieu de boire,  
On mange des cerises ; voi,  
C'est joli, j'ai la bouche noire  
Et j'ai les doigts bleus ; laisse-moi.

---

Elle disait cent autres choses,  
Et sa douce main me battait.  
O mois de juin ! rayons et roses !  
L'azur chante et l'ombre se tait.

---

J'essuyai, sans trop lui déplaire,  
Tout en la laissant m'accuser,  
Avec des fleurs sa main colère,  
Et sa bouche avec un baiser.

Dans le *Groupe des idylles*, je cueille la fin de l'églogue intitulée : *Ronsard* :

Laissons des souvenirs à cette solitude.  
Si tu prends quelque molle et sereine attitude,  
Si nous nous querellons, si nous faisons la paix,  
Et si tu me souris sous les arbres épais,  
Ce lieu sera sacré pour les nymphes obscures ;  
Et le soir, quand luiront les divins dioscures,  
Ces sauvages halliers sentiront ton baiser,  
Flotter sur eux dans l'ombre et les apprivoiser ;  
Les arbres entendront des appels plus fidèles,  
De petits cœurs battront sous de petites ailes,  
Et les oiseaux croiront que c'est toi qui bénis  
Leurs amours et la fête adorable des nids.  
C'est pourquoi, belle, il faut, qu'en ce vallon tu rêves.  
Et je rends grâce à Dieu, car il fit plusieurs Eves,  
Une aux longs cheveux d'or, une autre a u teint bruni,  
Une gaie, une tendre, et, quand il eut fini,  
Ce Dieu, qui crée au fond toujours les mêmes choses,  
Avec ce qui restait des femmes fit les roses.

Voici quelques vers, d'un tour moins anacréontique :

Mes vers fuiraient, doux et frêles,  
Vers votre jardin si beau,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'oiseau.

---

Ils voleraient, étincelles,  
Vers votre foyer qui rit,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,  
Ils accourraient nuit et jour,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'amour.

L'accent devient plus profond et plus triste :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,  
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,  
Me croyant satisfait !  
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,  
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,  
Que vous ai-je donc fait ?

Oh ! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,  
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache  
Revient dans nos chemins,  
On s'y suspend, et puis que de larmes amères  
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères,  
Qui vous restent aux mains !...

Et les stances mélancoliques d'*Olympio* :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !  
Nature au front serein, comme vous oubliez,  
Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,  
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes ;  
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir,  
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
Ils le continueront, sans pouvoir le finir.

Car personne ici-bas ne termine ou n'achève ;  
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;  
Nous nous arrêtons tous au même endroit du rêve ;  
Tout commence ici-bas, mais tout finit ailleurs...

. . . . .

Toutes les passions s'envolent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Mais, toi, rien ne t'efface, amour.....

Voilà pour la poésie amoureuse, qui, dans les premiers volumes de Victor Hugo, tient surtout une grande place. Ronsard, dans une langue en formation, a chanté les mêmes choses, sinon avec autant de sentiment, du moins avec une grâce pareille. Qu'on lise les *Sonnets pour Hélène* :

Quand vous serez bien vieille, un soir à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant.....

et tant d'autres, qui sont de purs joyaux !

Hugo, bien original en ceci, est le premier poète des enfants. C'est lui qui les a le mieux compris et qui sait le mieux les aimer. Quelle tendresse et quelle joie pour ceux qui vivent ! Pour les pauvres petits envolés, quelle douloureuse pitié !

Admirez :

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;  
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,  
N'ont point fait mal encor ;  
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;  
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange  
A l'auréole d'or !

Ou bien :

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,  
Et toute ma famille avec tout mon loisir  
Dû la gloire ingrate et frivole,  
Dussent mes vers troublés de ces ris familiers,  
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers,  
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Et quand le poète pleure sur l'enfant mort, comme dans le *Revenant*, par exemple, ou sur la fille chérie

dont les *Contemplations* portent le deuil ! Le père meurtri ne veut plus se laisser aller à la vie, il repousse les consolations et les appels au travail :

Vous voyez des pleurs sur ma joue  
Et vous m'abordez, mécontents,  
Comme par le bras on secoue  
Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites !  
Hélas ! cet ange au front si beau,  
Quand vous m'appellez à vos fêtes,  
Peut-être a froid dans son tombeau.

Peut-être, livide et pâlie,  
Dit-elle dans son lit étroit :  
— « Est-ce que mon père m'oublie,  
Et n'est plus là, que j'ai si froid ? »

Quoi ! lorsqu'à peine je résiste  
Aux choses dont je me souviens,  
Quand je suis brisé, las et triste,  
Quand je l'entends qui me dit : « Viens ! »

Vous voulez que j'aspire encore  
Aux triomphes doux et dorés !  
Que j'annonce aux dormeurs l'aurore,  
Que je crie : « Allez ! espérez ! »

Vous voulez que, dans la mêlée,  
Je rentre ardent parmi les forts,  
Les yeux à la voûte étoilée... —  
Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts !

Nous aurions encore à mentionner les tableaux de genre, les rêveries, les poèmes, toutes les *Odes et ballades*, toutes les *Orientales*. Nous devons nous restreindre.

On a souvent contesté l'esprit à Victor Hugo. On a dit que son rire de géant sonnait faux, que ce n'était pas un rire français, spirituel... Rien de moins exact. Je crois que la *vis comica* n'est pas le don le plus heureux du



poète. Mais il a du charme et du trait, quand il veut plaisanter ou railler. Gaité de génie, un peu grosse ou par trop mignarde ; gaité très réelle. Les preuves ne me feront point défaut. Je prends tout d'abord ces deux strophes qui doivent évoquer un souvenir de la jeunesse d'Hugo : *Vers 1820* :

Denise, ton mari, notre vieux pédagogue,  
Se promène ; il s'en va troubler la fraîche églogue  
Du bel adolescent avril dans la forêt ;  
Tout tremble et tout devient pédant, dès qu'il paraît ;  
L'âne bougonne un thème au bœuf son camarade ;  
Le vent fait sa tartine et l'arbre sa tirade ;  
L'églantier verdissant, doux garçon qui grandit,  
Déclame le récit de Théromène, et dit :  
« Son front large est armé de cornes menaçantes. »

Denise, cependant, tu rêves et tu chantes,  
A l'âge où l'innocence ouvre sa vague fleur ;  
Et, d'un œil ignorant, sans joie et sans douleur,  
Sans crainte et sans désir, tu vois, à l'heure où rentre  
L'étudiant en classe et le docteur dans l'autre,  
Venir à toi, montant ensemble l'escalier,  
L'ennui, maître d'école, et l'amour écolier.

Le rire est plus âpre, en maints endroits. Il suffira de lire quelques vers de la réponse faite par Victor Hugo à une lettre dans laquelle un de ses vieux parents, le marquis du C. d'E... lui reprochait d'avoir passé aux idées libérales :

Marquis, je m'en souviens ; vous veniez chez ma mère.  
Vous me faisiez parfois réciter ma grammaire ;  
Vous m'apportiez toujours quelque bonbon exquis,  
Et nous étions cousins quand on était marquis.  
Vous étiez vieux, j'étais enfant ; contre vos jambes  
Vous me preniez, et puis, entre deux dithyrambes  
En l'honneur de Coblenz et des rois, vous contiez  
Quelque histoire de loups, de peuples châtiés,  
D'ogres, de jacobins, authentique et formelle,  
Que j'avalais avec vos bonbons, pêle-mêle,  
Et que je dévorais de fort bon appétit,  
Quand j'étais royaliste et quand j'étais petit...

Toute cette réponse qui compte plusieurs centaines d'alexandrins est d'une souveraine beauté.

L'ironie du poète est parfois vengeresse. Qui n'a lu les *Châtiments*? Qui ne se rappelle cette apostrophe sanglante à l'un des courtisans du coup d'Etat :

Aujourd'hui, méprisé même de cette clique,  
On voit pendre la honte à son nom infâmant,  
Et le dernier lambeau de la pudeur publique  
A son dernier serment.

Si, par hasard, la nuit, dans les carrefours mornes,  
Fouillant du croc l'ordure où dort plus d'un secret,  
Un chiffonnier trouvait cette âme au coin des bornes,  
Il la dédaignerait.

Il faudrait transcrire les *Châtiments* en entier, si l'on voulait prouver que tout Juvénal est dans Victor Hugo. Mais nous glisserions vers la politique et j'ai trop grand souci de l'amusement de mes lecteurs pour le faire. J'ai déjà fort abusé des citations. Il me reste à montrer le plus grand de tous les poètes qui vécurent en Hugo. J'ai nommé le poète épique. Dans les autres genres, il a des rivaux et de très aimés. Ici, il règne. On a prétendu, et Voltaire lui-même le proclamait, malgré sa *Henriade*, que les Français n'ont point le génie épique. Peut-être était-ce vrai avant la *Légende des siècles*, avant certaines parties des *Châtiments*. Depuis l'apparition de ces livres, ce n'est plus vrai, quoiqu'ils ne renferment pas une ou plusieurs épopées dans le sens strict du mot. La poésie épique n'en sera pas moins le meilleur titre de gloire de Victor Hugo. Je vais l'établir très simplement. Ecoutez ce passage de l'*Expiation*, où nous est racontée la bataille de Waterloo :

... Soudain, joyeux, il dit : Crouchy! — C'était Blücher !  
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,  
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.  
La batterie anglaise écrasa nos carrés.  
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés

Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,  
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;  
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,  
Croulaient, ou se couchaient comme des épis mûrs,  
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,  
. . . . .  
. . . . . L'homme inquiet  
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.  
Derrière un mamelon, la garde était massée,  
La garde, espoir suprême et suprême pensée !  
— Allons ! faites donner la garde ! cria-t-il. —  
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,  
Dragons que Rome eut pris pour des légionnaires,  
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,  
Portant le noir colback ou le casque poli,  
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,  
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,  
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.  
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !  
Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,  
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,  
La garde impériale entra dans la fournaise...

Je ne connais rien de plus beau ni de plus grand dans aucune langue. Et l'on me dispensera sans doute d'insister. Victor Hugo est notre seul poète épique ; mais, du coup, il s'est égalé aux plus illustres.

Cette digression m'a paru nécessaire, pour ne point laisser l'auteur des *Contemplations* sous le coup d'une comparaison pure et simple avec Ronsard. Il fallait, avant de faire de nouveaux rapprochements, caractériser l'œuvre d'Hugo, comme nous l'avons fait pour le chef de la Pléiade. Nous pouvons désormais poursuivre le parallèle à notre aise.

Tous deux sont venus à un moment où la poésie se mourait. Ronsard l'a fait revivre à la fin du XVI<sup>me</sup> siècle ; Hugo, dans la première moitié du XIX<sup>me</sup>. Tous deux se sont élevés contre le joug d'une langue appauvrie et comme figée dans son auguste dénuement. Ronsard, qui avait réussi, fut bientôt ruiné dans l'estime des gens de lettres

par Malherbe, Vaugelas et Boileau. Les immenses et souvent précieuses richesses dont il avait comblé notre idiome furent dédaignées, et le français devint une langue académique, mais indigente. Assurément, Bossuet, Corneille et La Bruyère ont pu être d'admirables écrivains, en dépit d'un vocabulaire plus soigneusement trié que la cour de Versailles. Voltaire, Rousseau, Montesquieu ne s'en sont pas trop mal trouvé. Il n'importe, la langue aristocratique des « grands siècles » ne convenait plus au nôtre. Au reste, la littérature de la révolution et de l'empire avait achevé de la perdre. En poésie, impossible de conserver ce style ridicule, à force d'être maniéré, avec ses charmures de mythologie, son cortège de périphrases, ses festons et ses astragales. La nature et le naturel revendiquaient leurs droits.

Il était temps qu'au lieu d'un Malherbe ce fût un Victor Hugo qui vint. Son premier souci sera de débarrasser notre langue de ses faux atours, de lui rendre la grâce et l'éclat de la liberté. Il s'attaquera tout d'abord à la manie des périphrases. Le XVII<sup>e</sup> et même le XVIII<sup>e</sup> siècles d'une moralité douteuse en fait, réprouvaient volontiers tout écart de langage. On est à se demander comment des auteurs, réputés sérieux, ont pu dire ce qu'ils ont dit. La poésie surtout exigeait des attentions spéciales. Jamais la pudeur ne fut plus aisément effarouchée — par les mots — qu'au temps patriarcal du chaste roi Louis XV. C'était un crime que d'appeler certaines choses par leur nom. Vous vouliez parler d'un âne ? Vous écriviez :

Cet utile animal qu'outragent nos dédains.

Vous aviez à vous occuper de cette affreuse bête, que Monselet qualifia de « cher ange » dans un sonnet fameux ? Ce n'était pas le cochon, tout uniment, mais

Ce gros épicurien qu'on engraisse de glands.

Vous ne disiez pas : « je joue aux dames, » non :

J'oppose avec gloire

Les Clorindes d'ébène aux Clorindes d'ivoire

Et voici comment vous désigniez une monarchie constitutionnelle — sujet pénible à mettre en vers, je le concède :

Opposons une digue aux tempêtes civiles ;  
Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,  
L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,  
. . . . . offrent au rang suprême  
Un rempart contre nous, un frein contre lui-même.

Il s'agissait de chasser Vadius et Trissotin du Parnasse. C'est ce que fit Victor Hugo, qui recommença Ronsard, absolument. En effet, il nous l'explique, dans sa *Réponse à un acte d'accusation* :

Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués par castes ;  
Les uns nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,  
Les Méropes, ayant le décorum pour loi,  
Et montant à Versaille aux carosses du roi ;  
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,  
Habitant les palais ; quelques-uns aux galères,  
Dans l'argot ; dévoués à tous les genres bas,  
Déchirés en haillons dans les halles, sans bas ;  
Sans perruque ; créés pour la prose et la farce,  
Populace du style au fond de l'ombre éparse...  
Racine regardait ces marauds de travers  
Si Corneille en trouvait un blotti dans son vers,  
Il le gardait, trop grand pour dire : « Qu'il s'en aille ! »  
Et Voltaire criait : « Corneille s'encanaille. »  
Le bonhomme Corneille, humble, se tenait coi.  
Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : « Pourquoi  
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière,  
Et, sur l'Académie, aïeule et douairière,  
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,  
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,  
Je fis souffler un vent révolutionnaire.  
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.

Hugo reprend donc les mots francisés par Ronsard et réprouvés par Vaugelas. Il les déclare « égaux, libres, majeurs. » Il se moque des périphrases :

On entendit un roi dire : « Quelle heure est-il ? »

Il fait trembler syllepse, hypallages, litotes. Il brise  
« les poussettes mises à la pensée humaine. »

Boileau grinça des dents ; je lui dis : « Ci-devant,  
Silence ! » et je criai dans la foudre et le vent :  
« Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe ! »

On voit dès lors :

L'art poétique pris au collet dans la rue  
... et, parmi la foule qui se rue,  
Pendre, par tous les mots par le bon goût proscrit,  
La lettre aristocrate à la lanterne esprit.

N'est-ce pas, pittoresquement formulée, la révolution de Ronsard, — et comme une nouvelle édition, en vers étincelants de la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay ? Voilà surtout ce qui nous autorise à comparer nos deux grands lyriques. L'un, n'ayant pas le génie de l'autre, n'exerça qu'une royauté éphémère. Mais Victor Hugo a renouvelé pour toujours la langue française, et, sur ce terrain, ni les Malherbe, ni les Boileau futurs ne sont à redouter. Je craindrais davantage les disciples du maître, — d'autant que, pour le style, tous ceux qui tiennent une plume, en cette fin de siècle, sont ses disciples. On a déjà beaucoup péché, depuis Victor Hugo, et certaines écoles ont poussé jusqu'au charabia le beau style poétique du maître.

Si Victor Hugo continue Ronsard, après une interruption de trois siècles, et si, comme lui, il n'admet plus qu'il y ait des mots dignes d'un *Almanach de Gotha* littéraire, et d'autres bons au plus pour « la prose ou la farce », il rajeunit comme lui aussi le langage et les formes poétiques. Nul en France n'a chanté dans un vers si vibrant et si plein. Sans en faire l'abus de Ronsard, il a rétabli les libertés de la prosodie, rendant à la césure sa mobilité, rompant par d'habiles enjambements la monotonie de l'alexandrin, étonnant par la prodigalité de ses rimes au point que les parnassiens les plus farouches le reconnaissent encore pour leur modèle.

D'autre part, il réhabilite les rythmes si variés et si charmants du XVI<sup>e</sup> siècle ; il en crée de nouveaux. Il se promène en enfant gâté dans le jardin des Muses, cueillant tous les fruits et toutes les fleurs. Et comme il est vaillamment secondé ! Sans doute, ses émules ne sont pas des amis dociles à l'exemple de Baïf, de Remy Belleau, mais ils s'appellent Lamartine, Musset, de Vigny. Le premier, par grâce de poète, a été romantique avant le romantisme. Les deux autres, d'allures indépendantes, n'en procèdent pas moins de la nouvelle école. Quel éclat ces noms prêtent à la poésie ! De quel secours, leurs œuvres sont pour la lutte ! Quels arguments contre les classiques, outre les livres de Victor Hugo, que les *Méditations*, les *Destinées*, les *Premières poésies* ! La *Pléiade*, son chef excepté, manquait peut-être de prestige. Les grands poètes sont presque légion, au début de ce siècle.

Il est possible que la révolution littéraire de 1830 eût moins triomphé, si Lamartine et les autres n'avaient pas jeté le poids de leur gloire dans la balance. Aussi bien, ne leur marchandons pas l'hommage qui leur est dû !

Jusqu'ici, tout en maintenant la distance qui sépare Hugo de Ronsard, nous les avons vus suivre des voies parallèles, et nous avons établi, qu'à des degrés différents, ils ont des mérites pareils.

Ils ont eu des défauts communs aussi. Je ne relèverai que le plus saillant. Ils ont l'un et l'autre trop donné de leur esprit sans compter. Il faut une quantité respectable de papier pour enfermer l'œuvre entière de Pierre de Ronsard. Il en faut bien davantage pour contenir celle de Victor Hugo. Dans celle-ci, comme dans celle-là, tout n'a pas le même prix. Oh ! pourquoi les grands hommes, eux aussi, ne savent-ils pas se borner ? La postérité se féliciterait de n'avoir point à les admirer en cinquante volumes.

J'ai sommairement indiqué la mesure à laquelle se réduisent les poésies lisibles de l'auteur de la *Françiadé* :

quatre cents pages de format ordinaire. Que demeurera-t-il des innombrables recueils de vers publiés par Victor Hugo ? La question ne peut être résolue dès aujourd'hui. C'est là de la besogne pour la postérité. Mais l'on peut dores et déjà prédire qu'une bonne partie de son œuvre poétique sera distraite du *monumentum aere perennius* qu'il laissera certainement. Ses derniers livres, en particulier, ne résisteront pas à la dure épreuve du temps. Quoiqu'en aient affirmé les courtisans et les thuriféraires, — les étranges et les extraordinaires productions de la vieillesse du poète n'auront pas plus de lecteurs que l'*Apocalypse* n'en aurait, s'il n'était d'inspiration divine aux yeux de quelques centaines de millions d'hommes. Comme il sera difficile d'opérer un triage en ces ouvrages énormes, qui sont d'un visionnaire autant que d'un poète, nos petit-fils, gens pressés, auxquels la lutte pour l'existence ménagera peu de loisirs, préféreront, à se morfondre sur ces étonnantes prophéties lyriques, admirer la *Légende des siècles* et savourer les *Feuilles d'automne*. Ce qui est surhumain n'est pas fait pour nous, et les œuvres dont je parle sont, la plupart, en dehors de l'humanité.

J'aurais à relever encore que le naturel, qualifié si éminemment française, semble parfois étrangère à Victor Hugo. On a également mis en doute sa sincérité... Mais j'éprouve quelque honte à chicaner, et ma mémoire n'a pas oublié ces lignes du maître, commentant Shakspeare : « Le génie est une entité comme la nature, et veut, » comme elle, être accepté purement et simplement. Une » montagne est à prendre ou à laisser. » Et plus loin : « Je conviens qu'il est doux de se sentir supérieur et de » dire : Homère est puéril, Dante est enfantin. C'est un » joli sourire à avoir. Ecraser un peu ces pauvres génies, » pourquoi pas ?... Chacun a sa manière. Quant à moi, qui » parle ici, j'admire tout, comme une brute... » Le mot y est. L'on se sent perplexe, en face d'une semblable pro-



fession de foi, qui biffe la critique d'un trait de plume. Victor Hugo n'aurait-il pas un peu songé à Victor Hugo, en nous apprenant comment il convient d'aborder Shakespeare ? Entre génies, on se doit ces petits services, quitte à en profiter soi-même.

Mais quelque grand que soit un homme, il n'est préservé ni contre les défaillances, ni contre les jugements. Les plus modestes d'entre nous ont droit à leurs idées, et, s'ils aiment en Victor Hugo le plus puissant poète de la France, il leur appartient encore de ne pas tout « admirer comme une brute ». Après tout, cette formule de l'enthousiasme ne serait-elle pas une boutade ? Il faut le croire, venant d'un esprit aussi vaste et aussi libre.

Notre tâche est terminée. Nous aurions peut-être à nous occuper de la destinée posthume de Victor Hugo. Nous savons ce que fut celle de Ronsard. L'exemple de l'un fournirait-il une conclusion pour l'autre ? Est-ce que la réaction d'après 1585 annoncerait celle d'après 1885 ? Déjà les contemporains ne se gênent pas. Les naturalistes consentent encore à traiter notre poète de « rhétoricien de génie ». Demain, il ne sera plus pour eux qu'un « rhétoricien », sans épithète, un superbe forger de mots, un surprenant ciseleur de phrases. Ce dédaigneux arrêt sera-t-il celui de la postérité ? Non, espérons-le, quoique la gloire soit chose fragile et changeante. Mais il faudrait désespérer d'elle, si la postérité avait l'oublieuse ingratitude des siècles passés envers tant de hautes renommées, pour le plus grand poète de ce siècle et si nos après-venants ne le retrouvaient :

Encor jeune de gloire et d'immortalité.

VIRGILE ROSSEL.

